

DISSERTATION

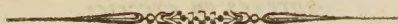
N^o. 150.

SUR
A
LES ÂGES ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 9 juillet 1830, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR RICHARD-PARFAIT MODESTE-DÉSIRÉ MORTAGNE, né à Tauville,
Département de l'Orne.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n^o. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

MESSIEURS

Anatomie	CRUVEILHIER, <i>Examineur.</i>
Physiologie.....	DUMÉRIL.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION, <i>Examineur.</i>
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène.....	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN, <i>Suppléant.</i>
	{ ROUX.
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU.
	{ FOUQUIER.
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT.
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	
Clinique médicale.....	{ CAYOL.
	{ CHOMEL, <i>Président.</i>
	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale.....	{ BOUGON.
	{ BOYER.
	{ DUBOIS.
	{ DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens.....	DENEUX, <i>Examineur.</i>

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

BAUDELOCQUE.
BAYLE.
BÉRARD.
BLANDIN.
BOUILLAUD.
BOUVIER.
BRIQUET.
BRONGNIART.
CLOQUET.
COTTEREAU.
DANCE.
DEVERGIE.

MESSIEURS

DUBLED.
DUBOIS.
GERDY.
GIBERT.
HATIN.
LISFRANC, *Examineur.*
MARTIN SOLON.
PIORRY, *Examineur.*
ROCHOUX.
SANDRAS.
TROUSSEAU, *Suppléant.*
VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DISSERTATION

SUR

LES ÂGES.

LES êtres organisés , faibles et imparfaits à leur naissance , se développent successivement , et arrivent au degré de perfection qui leur fut accordé par le créateur. Après avoir joui plus ou moins longtemps de la plénitude de la vie , ils s'affaiblissent , se détériorent , et deviennent enfin incapables de remplir les fonctions à l'exercice desquelles leur existence est attachée. C'est à ces mutations progressives , qui s'opèrent dans les corps vivans , de la naissance à la mort , que l'on a donné le nom d'*âge* ; modifications importantes les mêmes chez tous les hommes , mais variables dans leurs époques , non-seulement suivant les climats , mais encore dans les mêmes lieux , suivant le sexe , la constitution , le genre de vie et l'éducation. *Par exemple* , hâtive dans les pays méridionaux , la *puberté* se fait plus long-temps attendre vers le nord et dans les climats tempérés ; elle n'a pas lieu ordinairement à la même époque dans les villes et à la campagne : également pour la vieillesse , il n'est pas rare de voir un individu encore fort et robuste à côté d'un autre de même âge déjà tout voisin de la décrépitude.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

MESSIEURS

Anatomie.....	CRUVEILHIER, <i>Examineur.</i>
Physiologie.....	DUMÉRIL.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION, <i>Examineur.</i>
Pharmacologie.....	GUILBERT.
Hygiène.....	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN, <i>Suppléant.</i>
	{ ROUX.
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU.
	{ FOUQUIER.
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT.
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	
Clinique médicale.....	{ CAYOL.
	{ CHOMEL, <i>Président.</i>
	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale.....	{ BOUGON.
	{ BOYER.
	{ DUBOIS.
	{ DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens.....	DENEUX, <i>Examineur.</i>

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

BAUDELOCQUE.
BAYLE.
BERRARD.
BLANDIN.
BOUILLAUD.
BOUVIER.
BRIQUET.
BRONGNIART.
CLOQUET.
COTTEREAU.
DANCE.
DEVERGIE.

MESSIEURS

DUBLED.
DUBOIS.
GÉRDY.
GIBERT.
HATIN.
LISFRANC, *Examineur.*
MARTIN SOLON.
PIORRY, *Examineur.*
ROCHOUX.
SANDRAS.
TROUSSEAU, *Suppléant.*
VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DISSERTATION

SUR

^A
LES ÂGES.

LES êtres organisés, faibles et imparfaits à leur naissance, se développent successivement, et arrivent au degré de perfection qui leur fut accordé par le créateur. Après avoir joui plus ou moins longtemps de la plénitude de la vie, ils s'affaiblissent, se détériorent, et deviennent enfin incapables de remplir les fonctions à l'exercice desquelles leur existence est attachée. C'est à ces mutations progressives, qui s'opèrent dans les corps vivans, de la naissance à la mort, que l'on a donné le nom d'*âge*; modifications importantes les mêmes chez tous les hommes, mais variables dans leurs époques, non-seulement suivant les climats, mais encore dans les mêmes lieux, suivant le sexe, la constitution, le genre de vie et l'éducation. *Par exemple*, hâtive dans les pays méridionaux, la *puberté* se fait plus long-temps attendre vers le nord et dans les climats tempérés; elle n'a pas lieu ordinairement à la même époque dans les villes et à la campagne: également pour la vieillesse, il n'est pas rare de voir un individu encore fort et robuste à côté d'un autre de même âge déjà tout voisin de la décrépitude.

Les âges devant représenter les diverses modifications que l'évolution des organes fait naître dans l'individu, on devrait rigoureusement en admettre autant qu'il existe de ces modifications apparentes. Néanmoins, comme de nombreuses divisions auraient été plus embarrassantes qu'utiles, on est convenu d'assigner quatre périodes principales à la vie humaine, et qui répondent aux mutations les plus saillantes qu'éprouve l'homme dans tous les climats, sous les rapports anatomiques, physiologiques, hygiéniques et médicaux ; ces quatre périodes sont :

1°. *L'enfance*, qui commence au moment de la naissance, et finit, dans nos climats, à douze ou treize ans pour les filles, et à quatorze ou quinze pour les garçons.

2°. *L'adolescence*, que signale le commencement de la puberté, et qui s'étend communément jusqu'à vingt et un ou vingt-cinq ans, suivant le sexe.

3°. *L'âge adulte ou la virilité*. Cet âge succède immédiatement à l'adolescence, et se prolonge jusqu'à cinquante ans pour la femme, et soixante ou soixante-cinq ans pour l'homme.

4°. Vient enfin *la vieillesse*, dont la durée est plus ou moins longue, suivant l'usage que l'homme fait des facultés qui lui restent, mais qu'on voit rarement dépasser quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze ans.

Chacun de ces âges imprime à l'homme des caractères particuliers tant au physique qu'au moral, mais encore il donne aux maladies dont il peut être atteint plus ou moins de gravité, une solution plus ou moins heureuse ; bien plus, chaque âge a ses maladies spéciales, une santé et une hygiène particulières dépendantes du tempérament et de la constitution actuels du sujet. Il est donc très-important, pour celui qui consacre sa vie au traitement des maladies, de bien connaître les changemens que l'évolution des organes opère dans les

êtres, les avantages ou les troubles qu'ils font naître; en mot, toutes les modifications heureuses ou funestes qui en découlent.

Le cadre resserré d'une thèse inaugurale ne pouvant me permettre de donner tous les développemens que comporterait une matière aussi intéressante, je me bornerai à quelques détails sur chaque âge en particulier; j'exposerai ses caractères les plus saillans, les maladies qui en dérivent, leurs moyens curatifs généraux, et les précautions hygiéniques les plus importantes pour les éviter.

Enfance. Au moment de la naissance, l'enfant est faible, incapable de se soutenir et de pourvoir à ses besoins; sans les soins qu'on lui donne, il périrait, à peine sur le seuil de la vie. Quelques cris de peu d'étendue, des mouvemens légers des membres, l'élévation et l'abaissement du thorax sont les seuls signes qui annoncent l'existence du nouvel être. Long de dix-huit ou vingt pouces et pesant, terme moyen, de six à neuf livres, l'enfant qui vient de naître est pelotonné et comme ramassé sur lui-même. Il dort tout le temps qu'il n'emploie pas à têter; ainsi se passent les premiers mois de son existence : sa vie, comme la vie fœtale, n'est guère qu'une vie végétative.

Mais bientôt la vue et l'ouïe entrent en action, un tissu cellulaire graisseux abondant efface les rides de la peau et donne à toutes les parties du nouveau-né ces formes arrondies propres au jeune âge, et qui décèlent la prédominance du tempérament lymphatique et des fluides blancs; en même temps les forces se développent, les mouvemens sont plus prononcés, plus réguliers. Jusqu'à deux mois ou deux mois et demi, l'enfant n'avait guère poussé que des cris de douleurs ou de besoin; mais peu à peu, plus sensible à l'action des modificateurs avec lesquels il est en rapport, il devient susceptible de sensations agréables, et sourit à celle qui lui donne des soins.

A sept mois environ, la première dentition vient troubler le calme dont il commençait à jouir. D'abord paraissent les dents incisives moyennes inférieures, puis les supérieures; bientôt après, et dans le même ordre, les canines; ce n'est qu'à dix-huit mois ou deux

ans que poussent les petites molaires, et quelquefois dans un ordre inverse : là finit la première dentition. Les mâchoires de l'enfant sont alors armées de vingt dents, appelées communément *dents de lait*, qui tomberont de six à sept ans, pour être remplacées par de nouvelles plus fortes, plus solides, et dont la perte ne sera plus réparée. A quatre et à neuf ans, huit autres dents viendront s'ajouter à ces premières ; mais le nombre de trente-deux, que présente la pluralité des hommes, ne sera complet qu'à dix-huit ou vingt ans, époque de l'apparition des quatre *dents tardives* ou *de sagesse*, comme on les appelle communément.

Arrivé à son douzième mois, l'enfant commence à essayer des sons et à se soutenir sur ses jambes. Déjà les organes ont acquis un certain développement ; les os, presque entièrement cartilagineux d'abord, se sont de plus en plus chargés de phosphate calcaire, et peuvent supporter le poids du corps ; les cavités splanchniques, plus *amples* qu'à la naissance, commencent à mieux protéger les organes qu'elles renferment ; le cerveau, quoique toujours fort gros relativement aux autres parties, a néanmoins perdu de sa prédominance ; d'ailleurs les os du crâne, en se rapprochant, ont diminué l'étendue des fontanelles, ce qui met l'organe qu'ils contiennent plus à l'abri des lésions extérieures. Tout marche donc vers la perfection. La fibrine augmente dans les muscles ; les ligamens, plus denses, moins gélatineux, soutiennent mieux les articulations. Non-seulement le squelette se durcit, mais il s'allonge, d'où résulte plus de solidité et d'étendue dans les mouvemens. La langue de l'enfant se délie : d'abord il ne faisait que balbutier, bientôt il articule avec aisance ; et, pressé d'exprimer les sensations qui l'assiègent, il nous charme par la vivacité et la naïveté de son langage. C'est alors surtout que les mouvemens sont continuels, les digestions faciles et promptes, le sommeil long et profond, les sécrétions rapides. Également incapable de supporter une longue abstinence et une veille prolongée, l'enfant mange souvent et dort long-temps ; phénomène dont on se rendra compte facilement si l'on considère que, pendant les premières années de la vie,

la digestion doit fournir à la réparation des pertes journalières qu'entraîne le mouvement vital et à l'augmentation successive de tous les organes ; de même que le besoin du sommeil tient à la nécessité d'abandonner long-temps au repos des sens livrés pendant la veille à une action vive et continuelle, sommeil bien différent de celui des premiers temps de l'existence, que le défaut seul de sensations capables de tenir l'enfant éveillé rendait un besoin de tous les instans.

A mesure que l'enfant avance vers la puberté, son éducation physique se perfectionne en raison du développement de ses organes ; l'accroissement en hauteur fait surtout des progrès rapides, et le conduit insensiblement vers la stature qu'il doit conserver tout le reste de sa vie. Ce n'est cependant qu'à la fin de l'adolescence qu'il aura acquis tout son perfectionnement de ce côté là. En même temps la constitution lymphatique commence à perdre de sa prépondérance, surtout chez les garçons, car elle ne s'efface presque jamais entièrement chez la femme. Le corps, en s'allongeant, paraît plus mince, les tubérosités osseuses plus saillantes ; le nez s'étend et se forme par le développement de ses os propres et des fosses nasales.

De leur côté les facultés intellectuelles suivent aussi une marche progressive. Très-limitées d'abord, elles ne s'exerçaient guère que sur les objets qui tenaient immédiatement aux premiers besoins. Bientôt étendant la sphère de ses idées, l'enfant interroge avec avidité tout ce qui l'entoure, le monde extérieur s'ouvre pour lui de plus en plus. Si son éducation se fait avec lenteur, elle n'en est pas moins progressive et continue. Le cerveau, d'abord à peine ébauché, n'était qu'une masse pulpeuse et sans consistance ; peu à peu il prend plus de régularité, les circonvolutions s'y dessinent, la substance grise devient distincte de la médullaire, et ce perfectionnement dans l'organe de l'intelligence et de la pensée est en rapport avec leur développement. A mesure qu'il avance en âge, on observe que ses sensations deviennent vives de plus en plus. Si la mémoire est grande, elle est peu sûre ; ses perceptions sont faciles et promptes ; mais son attention, bientôt fatiguée, ne lui permet pas de s'arrêter long-temps

sur le même objet ; agissant plus par sentiment que par réflexion , il s'abandonne presque toujours à la première impression qu'il éprouve. Aussi que d'erreur , que d'illusion l'assiégeant , et que devra rectifier une bonne éducation !

Si de ce tableau succinct des principaux phénomènes de l'enfance nous passons à ses maladies , nous verrons combien elles sont nombreuses et souvent funestes. Le travail de l'accouchement lui-même n'est pas toujours sans danger pour l'enfant. Si la tête s'arrête long-temps dans un détroit trop resserré , des tumeurs sanguines , des enfoncemens , des fractures des os du crâne peuvent en être la suite et compromettre son existence. Combien le sera-t-elle davantage , s'il a fallu employer un manuel pénible ou des instrumens pour changer sa position vicieuse , ou pour expulser un fœtus trop volumineux ! La compression du cerveau , l'entortillement autour du cou d'un cordon ombilical trop long , sa ligature trop prompte peuvent causer une congestion cérébrale et l'apoplexie du nouveau-né. Vient ensuite l'asphyxie , soit par faiblesse , soit résultat d'une perte de sang pendant le travail. Ajouterai-je l'ictère , et l'endurcissement du tissu cellulaire , dû sans doute à l'action trop irritante de l'air ambiant et à sa différence de température avec le milieu dans lequel l'enfant a séjourné jusqu'alors ?

Combien tous les accidens que je viens d'énumérer sont-ils encore plus à redouter , si la femme n'a auprès d'elle , comme c'est l'usage dans les campagnes , qu'une ignorante matrone , aussi incapable d'apprécier la position de l'enfant , ou les obstacles à l'accouchement , que de prévenir ou même de prévoir les dangers que peuvent courir la mère et son fruit. Plus d'une fois déjà j'ai vu l'un et l'autre succomber dans des cas où un médecin expérimenté , profitant du moment favorable , aurait pu les sauver tous les deux en même temps par une manœuvre indispensable , et toujours alors employée trop tard.

Après ces premiers accidens , qui sont indépendans de l'enfant , viennent les maladies qui tiennent à l'état particulier de certains or-

ganes et au tempérament commun à cet âge. Si nous considérons l'organe cutané, nous voyons dans les premiers temps de la vie le frottement de vêtemens durs, l'omission de bains ou de lotions suffisamment répétés, le contact trop prolongé des matières fécales et des urines produire des éruptions, des excoriations assez douloureuses pour compromettre la santé de l'enfant; plus tard, la peau devient le siège de maladies éruptives, telles que la variole, la rougeole, et les divers exanthèmes que fait naître le plus léger mouvement fébrile. Il serait difficile alors de ne pas rapporter la grande fréquence à cet âge de toutes ces affections à une sensibilité particulière de l'enveloppe extérieure, sensibilité exquise, que l'on rencontre rarement à toute autre époque de la vie. Néanmoins les dernières affections que je viens d'énumérer n'affectent pas seulement la peau, les muqueuses pulmonaires et intestinales participent à l'affection, soit consécutivement, soit primitivement. C'est ainsi que la variole s'accompagne souvent d'ophthalmie, de gonflement des amygdales; la rougeole, de coryza, de toux; la scarlatine, de tuméfaction de la muqueuse buccale et de gêne de la déglutition, et presque toutes de sensibilité plus ou moins vive à l'épigastre avec soif, inappétence, et quelquefois même de vomissemens. De là découle ce fait pratique important: c'est que le médecin doit bien s'assurer de l'état dans lequel se trouve la muqueuse gastro-intestinale avant d'employer à l'intérieur une médication perturbatrice, sous prétexte de favoriser une éruption languissante.

En considérant encore les appareils buccal, pharyngien et laryngo-trachéal, nous les voyons le siège de maladies particulières à l'enfance: les stomatites, les angines pultacées, crèmeuses, la coqueluche et le croup, la plus terrible de toutes, sont presque exclusivement le partage du jeune âge. Les entérites avec ou sans ramollissement, surtout l'inflammation des gros intestins et du mésentère, ainsi que la pneumonie latente ne sont également pas rares dans l'enfance; mais presque toujours cette dernière, à moins d'être produite par une affection tuberculeuse, commence ordinairement par des

bronchites fort légères en apparence , et souvent pendant long-temps rien n'en fait soupçonner l'existence. Il me semble qu'il faut conclure de tous ces faits, que ces divers organes jouissent, chez l'enfant, d'une grande susceptibilité, et que l'on ne peut trop prendre de précautions pour les soustraire aux causes qui peuvent avoir une influence fâcheuse. Ainsi, on préservera , autant que possible, l'enfant du froid et de l'humidité; on évitera de substituer trop tôt au lait qu'il tète une nourriture indigeste et des boissons stimulantes ; ses organes digestifs et pulmonaires s'enflammeraient facilement, et de là à la mort ou à des altérations incurables il n'y a souvent qu'un pas.

C'est surtout vers la fin de la première année que commencent à se manifester les maladies qui tiennent à la prédominance des fluides blancs, ou , si l'on veut, à la constitution lymphatique de l'enfant ; à cette époque, en effet, la tête, la face, et quelquefois tout le corps deviennent, chez beaucoup d'enfans, le siège d'une exhalation albumineuse, qui se dessèche et forme des croûtes plus ou moins volumineuses. Le développement plus avancé des parties supérieures pourrait expliquer pourquoi la tête et la face sont le siège spécial de ces diverses affections. Mais si les croûtes laiteuses, l'état chassieux des yeux, l'ulcération et le suintement des oreilles, les écoulemens muqueux, les gerçures et les croûtes du nez, ne sont pas incompatibles avec la bonne santé générale, et ne réclament le plus souvent que des soins de propreté, il n'en est plus ainsi lorsque la surabondance lymphatique, portée jusqu'à l'état maladif, au lieu de borner son action aux tégumens, attaque les organes sous-cutanés. Si des moyens appropriés n'atteignent pas le mal dans sa source, les ganglions cervicaux, d'abord durs et indolens, s'engorgent, suppurent, et donnent lieu à des cicatrices indélébiles auxquelles le public reconnaît l'affection scrophuleuse. Heureux encore l'enfant, si cette fâcheuse maladie ne se propage pas aux organes indispensables à la vie, ou ne produit pas les maladies connues sous les noms de *tumeurs blanches*, *luxations spontanées*, ou le ramollissement et le boursoufflement des os, connu sous celui de *rachitis* ; l'inflammation du pé-

rioste , du canal médullaire , de l'os lui-même , d'où naissent les différentes espèces de nécroses , de caries , et à leur suite les abcès froids et les divers abcès par congestion , soit des lombes , soit de la région inguinale.

Le cerveau et le système nerveux ganglionnaire ont un volume considérable dans l'enfance , relativement aux autres parties ; et conséquemment , en vertu d'une loi invariable de l'économie animale , possèdent un degré de sensibilité en harmonie avec leur développement. La vivacité , la pétulance de l'enfant , son irrascibilité , tout chez lui nous force de reconnaître que l'innervation est considérable à cet âge , et que le système nerveux est dans une activité continuelle. Alors , qu'une cause quelconque lui fasse dépasser le type physiologique , par une stimulation soit directe , soit sympathique , un trouble plus ou moins considérable aura lieu dans quelques-unes de ses fonctions ; il en résultera , suivant le cas , des convulsions générales ou partielles , l'hydrocéphale aiguë , la danse de Saint-Guy , la somnolence et le coma. Si la stimulation persiste , il pourra en résulter l'inflammation de l'organe lui-même , ou du tissu sous-arachnoïdien de sa base , des infiltrations séreuses ou sanguinolentes , des ramollissemens et d'autres altérations. Les troubles du système nerveux sont en général faciles à constater ; mais la cause qui les produit ne l'est pas toujours autant. Pour pouvoir porter un jugement solide , le médecin ne devra donc pas oublier que tous nos organes sont liés entr'eux par d'étroites sympathies , et que le système nerveux est l'agent ordinaire de transmission ; cela posé , il ne perdra pas de vue que tout trouble dans les fonctions du cerveau ou de ses annexes peut avoir sa cause première dans une partie éloignée , dont les souffrances retentissent dans l'organe central de relation : c'est ainsi que la fièvre , par exemple , quel que soit son siège primitif , fait naître chez presque tous les enfans la somnolence , le délire et même le coma. La dentition , l'irritation des intestins , soit par des vers intestinaux ou toute autre cause , produisent quelquefois des convulsions horribles. Je me rappelle avoir vu une fois l'application d'un vésicatoire entre les

épaules , pour combattre une ophthalmie purulente , en causer de très-violentes presque instantanément , que l'examen le plus sévère et le plus attentif ne me permit pas d'attribuer à autre chose , et qui cessèrent en substituant les émoulliens aux épispastiques.

Appelé à donner des soins aux enfans , le médecin devra donc explorer scrupuleusement tous les organes , afin d'éviter des méprises fâcheuses et des tâtonnemens funestes. Toutes leurs maladies aiguës ont une marche très-rapide vers la guérison ou vers la mort ; il n'en est pas de même de leurs maladies chroniques , qui affectent pour la plupart une lenteur désespérante , et ne se jugent souvent que dans l'adolescence. Si ces dernières n'exigent , dans le plus grand nombre des cas , qu'une médication expectante , le repos , les adoucissans , quelquefois de légers toniques ou des antispasmodiques , et l'emploi bien ordonné des moyens fournis par l'hygiène ; leurs maladies aiguës , au contraire , comme le croup , les diverses angines aphtheuses , pul-tacées , crémeuses , les entérites , toutes les affections cérébrales , ré-clament impérieusement l'emploi instantané et successif des plus puissans moyens que fournit l'art de guérir. C'est surtout aux mala-dies aiguës des enfans que s'appliquent dans toute leur rigueur ces vers du poète :

*Principiis obsta ; sero medicina paratur ,
Cum mala per longas invaluere moras.*

Ayant déjà donné çà et là quelques préceptes de l'hygiène de l'en-fance en traitant de ses maladies , il ne me reste qu'un mot à dire sur quelques précautions générales que réclament certaines époques de cet âge , objet de tant de vœux , et auquel tant d'espérances se rat-tachent. Après les soins que l'accoucheur doit au nouveau-né , la chose la plus importante est , sans contredit , le choix d'une nourrice , si la mère ne peut elle-même s'acquitter de ce devoir. Or , pour qu'une nourrice à gages puisse , autant que possible , la remplacer , il faut qu'elle jouisse d'une bonne santé , qu'elle soit d'un âge moyen , entre vingt et trente-cinq ans , surtout que son lait ne soit pas trop vieux ;

autrement il possède une consistance disproportionnée à la faiblesse des viscères de l'enfant , et lui donne de continuelles indigestions ; au lieu de croître, l'enfant dépérit et souvent succombe. Pour obvier, autant que possible, à cet inconvénient, on devra faire boire à l'enfant un peu d'eau sucrée, ou d'un sirop adoucissant mêlé avec de l'eau, entre les repas. L'habitation de la nourrice devra être bien exposée, dans un air pur, facile à renouveler ; car c'est souvent dans les lieux bas et humides que se développe de préférence la constitution scrophuleuse. Elle usera d'ailleurs d'alimens sains, travaillera modérément, et évitera surtout les liqueurs fortes et les excès de quelque nature qu'ils soient. Sans toutes ces précautions, son lait n'ayant pas les qualités requises, ou même en ayant contracté de funestes, sera pour l'enfant une source d'infirmités et souvent même la cause de sa mort.

Si l'on préfère l'allaitement artificiel au moyen d'un animal, il est aussi des précautions à prendre ; le lait de jument, et surtout celui d'ânesse, se rapprochant beaucoup de celui de la femme, conviendrait le mieux, s'il était facile de se le procurer ; à son défaut, on se sert de celui de la vache ou de la chèvre : cette dernière remplit très-bien les vues que l'on se propose, en permettant d'offrir ses trayons directement à la bouche du nourrisson. Quelques personnes même prétendent qu'on devrait l'employer de préférence, si l'enfant était scrophuleux. Quoi qu'il en soit, et quel que soit l'animal que l'on choisisse, si son lait n'est pas tout nouveau et pris par l'enfant à la mamelle, on devra d'abord le couper avec de l'eau soit d'orge ou de guimauve ; et dans les premiers temps de la vie ces divers liquides devront entrer pour moitié dans le mélange. Ce n'est guère qu'à l'âge de six mois qu'on peut donner le lait pur ; on le fera d'ailleurs tiédir, pour le rapprocher autant que possible des qualités de celui de la femme.

A mesure que l'enfant avance en âge ; quel qu'ait été le mode d'allaitement, on ajoutera quelques fécules à son lait, dans le double but de satisfaire l'appétit et de le préparer au sevrage, dont le temps n'a pas et ne peut avoir de terme fixe ; il doit être subordonné à la force

de l'enfant : tel, en effet, sera sevré sans inconvénient à huit ou dix mois, lorsqu'un autre à cet âge réclame encore impérieusement le lait de sa nourrice. Dans beaucoup de pays le terme du sevrage est à douze ou quinze mois; il serait peut-être préférable d'attendre la fin de la première dentition, époque où les principaux accidens qui menacent l'enfant sont passés. Quoi qu'il en soit, on doit successivement retrancher le lait au nourrisson, et augmenter en proportion les alimens solides; car en le sevrant brusquement, on s'expose à le voir dépérir et même succomber. Est-il sevré, on lui continuera les mêmes alimens dont on le nourrissait auparavant. Qu'on n'oublie pas que sa muqueuse digestive est très-irritable, et qu'une nourriture trop forte et trop abondante pourrait faire naître des désordres irréparables. Que sa boisson ordinaire soit de l'eau pure, de l'eau vineuse, de la bière ou de très-petit cidre, suivant les pays. Plus il avancera en âge, on se montrera moins scrupuleux sur le choix des alimens ou des boissons; mais je crois que l'usage prématuré des consommés, du vin pur, sous prétexte de fortifier les enfans, leur est généralement plus nuisible qu'utile.

On essaie généralement trop tôt à faire marcher les enfans : si les os n'ont pas acquis assez de fermeté, ou si quelque maladie a retardé l'ossification, ils fléchissent sous le poids des parties molles et se dévient; de là naissent souvent tant de difformités, soit des jambes, soit (ce qui est bien plus grave) du rachis ou du bassin chez la femme. La conduite la plus sage, surtout si l'enfant est faible, consiste donc, en attendant le développement des forces, à le laisser se rouler sur un tapis où sur la pelouse : d'abord il marchera sur les genoux et sur les mains; mais, peu à peu, il se redressera, et, une fois sur les jambes, sa marche n'en sera que plus assurée; laissez-le alors obéir à sa pétulance naturelle. Il faut de l'exercice aux enfans; le mouvement est un besoin pour eux; il fortifie la constitution en développant le système musculaire, favorise la digestion et l'assimilation, et est, après un air pur et une nourriture saine, le meilleur antidote de l'affection scrophuleuse.

Que l'on se garde bien surtout de vouloir faire d'un enfant un petit prodige de science. En fatigant sa mémoire de choses que souvent il ne comprend pas , on développerait infailliblement des maladies bien funestes, en faisant prématurément un centre habituel de fluxion d'un cerveau naturellement très-irritable : le moins qui pût arriver d'une telle imprudence serait l'épuisement et, par suite, l'anéantissement peut-être complet de son intelligence : l'enfance n'est point l'âge propre aux pensées sérieuses ni aux méditations ; que ce qu'on veut lui apprendre soit donc pour elle plutôt un jeu qu'un travail , et que de fréquentes récréations en plein air interrompent toute étude tant soit peu difficile.

Adolescence. Jusqu'à la puberté l'enfant n'a , en quelque sorte, vécu que pour lui : ses premières années ont été employées au développement de ses organes et à son éducation physique et morale. A la puberté , l'individu commence à vivre pour l'espèce ; ses organes génitaux seront, pendant ce temps , le siège spécial de l'activité vitale et la première cause des changemens qui s'opèrent à cet âge. En effet, jusqu'alors presque encore à l'état rudimentaire , ils prennent tout à coup un accroissement considérable dans les deux sexes, et les avertissent , par l'orgasme vénérien qu'ils éprouvent , de la nouvelle carrière qu'ils ont à parcourir. La voix , au moyen de laquelle l'individu exprime ses sensations, manifeste ses besoins, reçoit aussi de la puberté des modifications importantes et qui sont le résultat du développement considérable qu'éprouvent la glotte et les poumons. Grêle et faible dans l'enfance, la voix devient successivement aiguë, rauque, désagréable , puis grave , forte et sonore chez les mâles. Des phénomènes analogues s'opèrent également chez la jeune fille , mais son organe vocal n'acquérant jamais la même étendue , sa voix reste plus douce , plus argentine ; ses accens ont quelque chose de persuasif et d'insinuant, qui nous attire et nous séduit. Chez le jeune homme, un duvet plus ou moins épais , que remplacera plus tard une barbe véritable , commence à ombrager le menton et la lèvre supérieure ; des

poils garnissent les aisselles , la poitrine et le pubis ; dans l'autre sexe, au contraire, ces parties en sont dépourvues, excepté le pénil et les aisselles , où généralement ils sont moins abondans et moins longs. En même temps les traits achèvent de se former , et donnent à l'adolescent une physionomie que la succession des années ne permettra plus de méconnaître entièrement ; la pléthore lymphatique s'efface, l'équilibre s'établit entre le sang et les fluides blancs , et le visage revêt cet incarnat qui décèle la jeunesse. C'est chez la femme surtout que l'on admire cette fraîcheur , ce coloris , cette finesse de la peau , qui embellit , à cet âge , jusqu'à la laideur.

De son côté , le squelette continue à se développer , et bientôt acquiert l'étendue en longueur qu'il conservera toute la vie ; la poitrine et le bassin, surtout, s'élargissent, le cerveau perd de son volume proportionnel et commence à se mettre en harmonie avec la masse générale : les muscles , plus fibreux , prennent de la fermeté et deviennent capables d'une grande énergie ; aussi le jeune homme , pénétré du sentiment de ses forces , plein de vigueur et d'agilité , ne connaît point d'obstacles , se rit des dangers et présente une résistance irréfutable à tout ce qui s'oppose à ses volontés. Doué en même temps de vastes poumons et d'une circulation active , une température élevée et soutenue échauffe tous ses organes, et lui permet de lutter avec avantage contre l'intempérie des saisons et les vicissitudes atmosphériques.

Si le cerveau, pendant l'adolescence, a perdu de sa prépondérance relative, il a acquis, en compensation, plus de régularité et une plus grande aptitude à la méditation : les parties antérieures, siège de l'intelligence et de la pensée , jusque là restées en arrière, se sont mises en harmonie avec le reste ; l'adolescent peut donc se livrer avec moins de dangers aux études des belles-lettres et des sciences abstraites , et commencer à acquérir pour l'âge mûr les connaissances dont il aura besoin , soit pour se pousser dans le monde , soit pour charmer ses loisirs. Néanmoins son imagination, toujours vive et mobile, l'entraîne souvent au-delà du but, et l'expose encore à de nombreuses erreurs.

Naturellement présomptueux, indiscret, le jeune homme est peu stable dans ses résolutions; un goût décidé pour les plaisirs et les exercices corporels lui fait souvent négliger des occupations plus importantes. Heureux encore s'il sait renfermer dans de justes bornes le besoin qui l'entraîne vers l'autre sexe, et attendre que l'entier perfectionnement de ses organes lui permette de se livrer sans danger à toute l'ardeur de ses désirs ! autrement, il abusera de cette faculté naissante, et une foule d'infirmités l'attendent dans un âge plus avancé. •

Ce que je viens d'exposer touchant l'adolescence est à peu près commun aux deux sexes; mais l'établissement de la puberté chez la femme offre quelques particularités que je ne dois pas omettre. Si les organes génitaux suivent une évolution analogue, l'écoulement périodique qui en est la suite pour la jeune fille n'est propre qu'à elle, et imprime à sa constitution des caractères qui mettent entr'eux des différences immenses. Ce n'est pas toujours sans danger, ou du moins sans d'assez grands orages que cette époque arrive; l'utérus, siège spécial du flux menstruel, ne se prête pas toujours facilement à son évacuation. Les mouvemens organiques qui vont s'y passer s'annoncent souvent par tous les phénomènes gênans qui caractérisent la pléthore sanguine, tels que chaleurs habituelles au visage, pesanteurs dans les aînes, douleurs dans les lombes, coliques, palpitations, souvent accompagnées de syncope et d'oppression. Le système nerveux de la jeune pubère ne reste ordinairement pas inactif au milieu de cette tourmente générale: morose, taciturne, d'une irritabilité extrême, elle recherche la solitude, pleure sans sujet; trop heureuse encore quand des convulsions ou des vapeurs hystériques ne viennent pas aggraver son état. Que ceux qui l'entourent redoublent donc de bienveillance et d'attentions pour elle; une contrariété, des reproches ou de mauvais traitemens suffiraient, à cette époque critique, pour arrêter ou même empêcher tout à fait un écoulement indispensable à sa santé, et, par là, altérer pour jamais sa constitution.

Le phénomène de la menstruation s'accompagne d'un autre aussi

important , selon les vues de l'auteur de la nature. Il ne suffit pas , en effet , que la femme soit apte à concevoir , il faut encore qu'elle puisse nourrir son enfant au moment de la naissance. Les mamelles lui ont été données pour cet usage ; leur développement devait donc accompagner celui de l'utérus ; aussi prennent-elles un accroissement rapide à la puberté. Dans l'enfance , elles ont à peu près le même volume dans les deux sexes ; mais chez l'homme elles restent toujours à l'état rudimentaire , tandis que chez la femme elles prennent un volume considérable , et acquièrent cette rondeur , cette fermeté qui font un de ses plus doux attraits. Cette double révolution opérée dans le physique de la femme , elle est apte à devenir mère. Ce ne sera cependant que dans l'âge suivant , où ses organes seront arrivés à leur complément , qu'elle pourra sans inconvénient en goûter les douceurs et remplir tous ses devoirs à l'égard de son fruit.

La jeune fille , considérée sous le rapport moral , offre aussi des différences importantes à signaler. Jusqu'à la puberté , hardie , dissipée , étourdie , elle se livrait aux mêmes jeux que le jeune homme. Cet âge est-il arrivé , sa manière d'être n'est plus la même : timide et réservée , la jeune vierge mène une vie plus retirée , et se livre plus exactement aux occupations de son sexe ; à la gaïté folâtre succède une douce mélancolie qui la rend pensive et rêveuse , et donne à tous ses traits un air tendre et affectueux. Son tact plus fin , son discernement plus avancé la rendent moins confiante , moins communicative. La dissimulation et la coquetterie , que lui inspire le sentiment de sa faiblesse , donnent à toutes ses démarches un air de réserve et d'embarras ; la modestie règne dans ses regards et ses expressions ; l'aimable pudeur fait rougir son front pour la moindre chose , et l'oblige à renfermer en elle-même ses pensées secrètes et les premiers désirs de son cœur. Ce n'est souvent que par un coup-d'œil furtif , la mobilité de ses traits , la vivacité de son geste , qu'elle exprime les sentimens qu'elle voudrait dissimuler.

En traitant des maladies de l'adolescence , je dois essayer , comme je l'ai fait pour celles de l'enfance , de les rattacher à l'état des or-

ganes qui sont le siège spécial de l'activité vitale. L'accroissement en hauteur, que prend le squelette à cet âge, peut être assez rapide pour entraîner à sa suite des désordres considérables, si les diverses parties ne suivent pas dans leur développement en épaisseur une marche proportionnée. De là, chez beaucoup d'adolescents, une faiblesse générale; de là encore ces formes grêles et élancées, ces poitrines plates et resserrées qu'accompagne ordinairement un état de maigreur considérable. Alors, si les poumons ne peuvent se dilater d'une manière convenable, obligés à un redoublement d'action pour admettre tout l'air atmosphérique nécessaire à la vivification du sang que le cœur leur envoie, ils finissent par s'irriter et contracter ces pneumonies chroniques qui moissonnent tant de sujets. A cette première cause, ajoutons la grande sensibilité dont jouissent les poumons à cet âge par suite de leur évolution rapide, ainsi que l'activité et la force de la circulation, et l'on ne sera pas surpris de la fréquence de la pneumonie, de la pleurésie, des crachemens de sang, de la phthisie et de la péricardite. N'est-ce pas encore à la même cause qu'il faut attribuer toutes les fièvres de l'adolescence, fièvres généralement inflammatoires, si rapides dans leur marche, et qu'on voit si souvent se compliquer d'accidens cérébraux. Comme toutes les maladies aiguës de cet âge, elles se jugent le plus ordinairement par des sueurs critiques, des hémorrhagies abondantes, et réclament impérieusement le traitement antiphlogistique dans toute sa rigueur.

Les maladies que je viens d'énumérer sont communes aux deux sexes; mais l'utérus est pour la femme une source féconde de nombreuses infirmités. Sans rappeler les accidens qui peuvent accompagner la première menstruation, nous voyons l'irrégularité ou la suppression de cet écoulement périodique faire naître des déviations sanguines extraordinaires, la péritonite, la métrite, le catarrhe utérin, des leucorrhées abondantes, la chlorose, l'hystérie et une foule d'autres infirmités. Néanmoins l'on ne doit pas perdre de vue que la suppression ou l'irrégularité des règles est aussi et même plus

souvent l'effet d'une autre maladie que la cause efficiente des accidens qu'on observe. Avant donc d'essayer à les rappeler par les émménagogues, le médecin devra bien s'assurer de l'état des viscères thoraciques et abdominaux, autrement ses efforts non-seulement seraient inutiles, mais deviendraient funestes à celle qui se confierait à ses soins.

Les organes mieux développés, la vie plus assurée mettent l'adolescent à l'abri de beaucoup de dangers, et n'exigent guère de lui que l'emploi bien ordonné des moyens hygiéniques généraux qui conviennent à tous les âges. Néanmoins, la grande sensibilité dont jouissent les organes thoraciques doit l'engager plus qu'un autre à éviter les variations de température, les cris forcés, le chant, la déclamation et l'usage des instrumens à vent trop long-temps soutenu ; les poumons, bientôt fatigués, surexcités, pourraient devenir le siège de maladies promptement funestes. J'ai déjà fait sentir le danger de se livrer trop tôt aux impulsions qui naissent de l'évolution des organes génitaux ; leur usage prématuré peut leur donner une prépondérance fâcheuse, et développer ces passions érotiques qui s'irritent par leur satisfaction même, abrutissent l'intelligence, et sont pour l'individu une source de tourmens et souvent de crimes. Il peut en résulter encore une altération profonde de la nutrition, la consommation dorsale, des hémorrhagies pulmonaires, la phthisie, la fièvre hectique, le marasme et la mort.

C'est une loi invariable de l'économie, qu'une faculté trop cultivée se développe au dépens des autres, et détruit d'une manière fâcheuse l'harmonie qui doit régner entre tous les organes. L'adolescent aura donc soin de ne se livrer, d'une manière exclusive, à aucun travail soit du corps ou de l'esprit. Ses études sérieuses seront, comme celles de l'enfant, entremêlées des exercices de la gymnastique. Un air pur et frais lui convient plus qu'à tout autre âge de la vie. Produisant beaucoup de chaleur, il supporte mieux une température basse qu'une température élevée. Par la même raison, ses vêtemens seront légers et à peu près les mêmes dans les diverses

saisons. Plus que l'homme encore la femme a besoin d'un air pur et d'une bonne exposition à la lumière, pour obvier aux inconvéniens du tempérament lymphatique, qui ne s'efface presque jamais entièrement chez elle. C'est souvent à la privation de ces deux agens que l'on doit attribuer ces couleurs pâles, cet embonpoint mollasse qu'on observe si souvent chez les femmes sédentaires, et qui passent leur vie dans des appartemens mal éclairés, ou dans des lieux bas et humides. Naturellement aussi plus nerveuse, et conséquemment plus sensible, la jeune fille devra soigneusement éviter tout ce qui pourrait augmenter cette disposition originelle, et produire une susceptibilité qui ferait le tourment de sa vie, et la rendrait à charge à elle-même et aux autres. Si la médecine est ordinairement impuissante dans un cas si fâcheux, c'est à l'éducation à prévenir le développement d'une affection, souvent le résultat d'une vie trop désœuvrée, du dérèglement de l'imagination, soit par des lectures lascives, la fréquentation des bals, des spectacles, ou de pratiques encore plus pernicieuses.

Age adulte. Cet âge, le plus long et le plus important de la vie humaine, présente un phénomène que nous n'avons point encore observé jusqu'ici. Dans les âges précédens, les organes se sont perfectionnés de plus en plus : la même chose arrive encore dans celui-ci, mais seulement pendant les premières années. Une fois parvenus à leur entier développement, ils jouiront quelque temps de toute leur énergie; après quoi, loin d'acquérir de nouvelles facultés, l'homme perdra insensiblement celles qu'il possédait, et arrivera ainsi à la vieillesse. Il y a donc une virilité croissante, une virilité confirmée, enfin une virilité décroissante.

La virilité croissante commence à l'instant où le corps a subi tout son développement en hauteur, et l'ossification le degré de solidité nécessaire pour résister à l'action puissante des muscles et supporter facilement le poids des organes. C'est pendant cette époque de l'âge viril que s'achève l'accroissement du corps en largeur, et que tous

les organes prennent la fermeté, la consistance nécessaire à l'exercice complet de leurs fonctions; au duvet qui couvrait le menton de l'adolescent succède une barbe plus ou moins épaisse suivant les sujets; les divers sinus se creusent et donnent à la face une étendue respective plus grande, qui masque la prédominance, jusque là toujours marquée, du crâne. Dans l'un et l'autre sexe, le brillant coloris de la face commence à perdre de son éclat, la peau de sa finesse; les cheveux et les diverses dépendances du système pileux prennent de l'épaisseur et se rembrunissent; l'organe masticatoire est complet, et trente-deux dents garnissent ordinairement le bord alvéolaire des mâchoires; enfin une juste proportion finit de s'établir entre les cavités splanchniques, d'où résulte une heureuse harmonie entre les organes qu'elles renferment. C'est alors que commence la virilité confirmée, dont la durée moyenne est, suivant le sexe, de dix ou quinze années.

Pendant cette seconde époque, qui commence pour la femme à trente ans, et à trente-cinq pour l'homme, l'individu n'acquiert plus aucune faculté soit physique, soit morale; mais il peut user largement de celles qu'il possède, sans craindre de compromettre son existence. Tous les organes sont arrivés à leur complément: l'innervation est prompte et facile; la circulation active trouve dans de vastes poumons un air abondant pour l'hématose; l'estomac et les intestins remplissent bien leurs fonctions, et fournissent un chyle parfaitement élaboré, pour la réparation des pertes journalières qu'entraîne le mouvement vital.

C'est pendant cet état stationnaire que l'appareil gastrique commence à rompre l'équilibre et à prendre de la prédominance: le ventrose développe, les épiploons se chargent de graisse; la sécrétion de la bile devient plus active; les matières fécales, plus sèches, plus dures, prennent une odeur plus forte et une couleur ordinairement foncée. Alors, au tempérament lymphatique de l'enfance, au sanguin du jeune homme, succède un tempérament fixe, le bilieux ordinairement, ou le bilioso-sanguin, tempérament dû à l'état du sys-

tème gastrique, et conséquemment en harmonie, comme dans les âges précédens, avec les modifications organiques actuelles.

Il résulte des considérations précédentes que c'est dans les deux premières périodes de l'âge adulte, et surtout dans la seconde, que l'individu est apte à remplir tous les devoirs de la vie sociale : porté par le vœu de la nature au rapprochement des sexes, il ne pouvait jusque là obéir impunément au besoin qui l'y poussait : mais dans l'âge adulte ses organes réparent avec facilité les pertes que le coït entraîne; d'ailleurs les fluides nécessaires à la fécondation mieux élaborés, plus abondans, sont plus propres, à cet âge, à développer un germe fort et vigoureux. Ce serait sans doute à la prématurité du lien conjugal qu'on devrait attribuer en grande partie l'existence chétive de tant d'enfans, si les abus de l'onanisme et les maladies, suites assez ordinaires du dérèglement des mœurs, si commun avant l'âge où les lois permettent le mariage, n'en étaient encore une cause plus puissante.

Les travaux corporels, pris dans une juste mesure, n'ont rien de pénible pour l'adulte; il en est de même de ceux de l'esprit : doué d'un jugement sain, d'une mémoire sûre, d'une aptitude très-grande à la réflexion, il peut se livrer long-temps et avec fruit aux méditations les plus sérieuses, composer des ouvrages et enrichir les sciences du fruit de ses veilles et de ses pensées. Pendant l'adolescence, tout à ses plaisirs, il s'occupait rarement d'une manière sérieuse de son avancement et de sa fortune; plutôt libéral qu'avare, il dépensait sans discernement et souvent sans mesure. Occupée du désir de plaire, la jeune fille fait ses plus douces occupations de sa toilette et de sa beauté; mais l'âge avance-t-il, des pensées plus sérieuses remplacent les frivolités. Tout entier au soin de se pousser dans le monde, l'homme se tourmente, s'agite pour amasser de la fortune et assurer l'existence de sa famille. S'il est ambitieux, les démarches, les veilles, les sollicitations, rien ne lui coûte pour arriver à son but. De leur côté, les femmes, pour la plupart, négligent les soins de leur parure pour veiller sur le berceau de leur enfant; à la co-

quetterie succèdent la tendresse maternelle et les soins du ménage. Il faut le dire à leur louange, le plus grand nombre trouve dans ses enfans et les soins domestiques ses plus douces jouissances.

Après un laps de temps plus ou moins considérable, à cette plénitude de l'existence succède la virilité décroissante. Dans cet âge, qui conduit à la vieillesse, toutes les fonctions s'exécutent encore régulièrement ; mais leur énergie va toujours en diminuant, le système musculaire et l'appareil de la génération perdent de leurs forces. Chez les femmes, les seins s'affaissent, deviennent flasques ; l'écoulement menstruel, d'abord irrégulier, finit par disparaître tout à fait. Si l'homme, à cet âge, est encore apte à engendrer, rarement la femme peut devenir mère quand la menstruation a complètement cessé. Alors, dans les deux sexes, la peau se flétrit et se ride, les poils blanchissent et tombent, la digestion devient plus lente ; la circulation, perdant de son activité, le système veineux l'emporte sur l'artériel ; la sensibilité général diminue, tandis que l'ossification commence à envahir jusqu'aux cartilages.

L'âge adulte est, de tous les âges étudiés jusqu'à présent, le moins exposé aux maladies, à cause de l'équilibre plus parfait qui règne entre les organes, et de la force de résistance que leur donne le complément de leur organisation. L'individu arrivé à cet âge a donc acquis de nombreuses chances de vie. Néanmoins, à mesure qu'il avance dans sa carrière, des maladies se préparent et l'assiègent. Pendant la virilité croissante, un grand nombre est encore victime des affections de la poitrine, notamment de la phthisie pulmonaire ; car les poumons conservent encore pendant cet âge une excitabilité particulière. L'énergie de l'organe circulatoire, les troubles violens qu'il éprouve, soit par les passions qui agitent l'homme, soit par les travaux qu'il s'impose, sont pour lui une source féconde d'anévrysmes soit du cœur lui-même, soit des gros vaisseaux. L'amour contrarié, l'ambition déçue, les bouleversemens de la fortune rendent les diverses espèces de folies plus communes à cet âge qu'à toute autre

époque de la vie. Dans la virilité confirmée et dans la décroissante, la prédominance du tempérament gastrique dispose l'homme à toutes les maladies des organes abdominaux. Cet âge est, en effet, celui des gastrites, gastro-entérites, des fièvres bilieuses, muqueuses, des maladies du foie et de ses annexes, de l'ictère, du choléra-morbus, de la péritonite ainsi que de l'hypochondrie, sur les sujets nerveux, et des hémorroïdes qui tourmentent surtout les personnes sédentaires.

Indépendamment de ces maladies communes aux deux sexes, se présentent chez la femme toutes celles qui accompagnent la gestation, l'accouchement, et plus tard l'âge de retour. Ces dernières seront d'autant plus à redouter, qu'elle aura abusé du coït avant et après la puberté, que déjà des flueurs blanches abondantes, des avortemens répétés, des affections syphilitiques et une menstruation irrégulière auront délabré sa santé. C'est alors que sévissent dans toute leur rigueur les inflammations, et surtout le squirrhe et le cancer des mamelles, les péritonites chroniques, le cancer de l'utérus et l'hydropisie des ovaires. Plus rarement les femmes qui ont mené une vie régulière et laborieuse, celles qui ont rempli tous les devoirs de la maternité, se trouvent exposées aux maux que nous venons d'énumérer. Néanmoins, les changemens qui s'opèrent du côté de la matrice, les alternatives d'excitation et de repos que cet organe éprouve, en mettent peu à l'abri soit de pertes considérables, soit d'une pléthore gênante, d'où résultent des chaleurs au visage, des spasmes, l'anémie, l'anasarque et les diverses espèces d'hydropisies. Mais cette époque orageuse est-elle passée, la femme recouvre ordinairement une bonne santé, et se voit souvent moins assiégée que l'homme d'infirmités à la vieillesse.

Vieillesse. Nous voici arrivés à cette époque de la vie où toutes les illusions vont faire place à d'affreuses réalités, où la force musculaire, la vigueur de l'esprit vont s'éteindre et faire place aux infir-

mités qui conduiront l'individu d'une manière plus ou moins douloureuse au tombeau. Déjà préparée par la virilité décroissante, la vieillesse arrive à pas lents et mine sourdement l'existence. Peu à peu le corps commence à perdre de son volume total, le tissu cellulaire s'affaisse en se condensant, la peau se couvre de rides plus prononcées, les poils deviennent rares; l'épiderme plus épais, plus sec, rend la peau plus aride et moins transpirable; en même temps la résorption de la graisse rend les membres plus grêles, les saillies osseuses plus prononcées; les divers sinus s'élargissent de plus en plus, surtout les frontaux et les ethmoïdaux, ce qui donne au front déjà chauve une étendue considérable. Usées par des frottemens continuels, les dents se déchaussent, braulent dans leurs alvéoles élargies, et finissent par tomber: de là ce rapprochement considérable du menton vers le nez, et l'enfoncement des lèvres en arrière. La perte des dents ne nuit pas seulement à la beauté et à l'articulation des sons, elle est encore la cause que, moins broyés, les alimens fatiguent un estomac déjà affaibli, comme le reste de l'économie. Aussi à cet âge les digestions sont-elles longues, imparfaites, mal élaborées; le ventre, de plus en plus paresseux, s'exerce difficilement, et ne fournit que des selles sèches et souvent fort dures.

De l'affaiblissement du système musculaire résultent des mouvemens lents et tremblans, une voix cassée, la difficulté de retenir la salive, et quelquefois les matières fécales. La circulation, considérablement ralentie, n'envoie plus dans les organes qu'un sang sans consistance, presque dépourvu de fibrine, qui ne les stimule plus d'une manière suffisante, d'où résulte une partie de leur faiblesse et un moindre dégagement de calorique. Les yeux, comme retirés dans les orbites, sont chassieux et larmoyans; la chute des cils, l'éraïllement des paupières, l'inflammation chronique de leur bord libre accompagne assez souvent l'affaiblissement ou le rétrécissement des points lacrymaux et du sac lacrymal. Enfin l'ossification, qui dans

l'âge précédent avait déjà envahi quelques organes , continue avec une effrayante rapidité; les cartilages intervertébraux , dont l'affaïssement contribue à donner au rachis cette forme voûtée qui caractérise le vieillard , ceux du larynx , les troncs artériels en sont successivement atteints.

Moins stimulés par un sang appauvri, et ayant d'ailleurs acquis une fermeté remarquable , le cerveau et les nerfs remplissent difficilement leurs fonctions; l'innervation languit. Les organes de rapport ne renvoient plus que des sensations confuses et faibles : ainsi les yeux sont moins sensibles à la lumière; rapetissés d'ailleurs par la diminution de l'humeur aqueuse et du corps vitré, ils ont une moindre force de réfraction , d'où naît la presbitie chez presque tous les vieillards. Par la même raison , l'oreille est moins sensible aux sons , et la surdité est souvent le résultat, soit de la trop grande fermeté du nerf acoustique ou de la diminution de la lymphe de *Cotunni*. Les doigts, moins mobiles par la soudure de leurs phalanges et l'état calleux de leur épiderme, s'appliquent difficilement sur les corps, et ne laissent à l'individu qu'un toucher imparfait et peu sûr.

Les fonctions sensoriales , qui, comme toutes celles que nous venons d'énoncer, avaient encore conservé une certaine énergie pendant la première vieillesse , ou, comme on l'appelle ordinairement, *la verte vieillesse*, participent elles-mêmes à la détérioration générale dans un âge plus avancé ; la mémoire se perd, les sensations présentes ne faisant en quelque sorte qu'effleurer un cerveau d'une fermeté trop prononcée , les perceptions finissent par ne plus s'exercer que sur les objets qui touchent immédiatement le vieillard : de là l'égoïsme et ce sentiment habituel d'avarice qui tourmentent tant d'individus déjà voisins de la décrépitude.

A mesure que cette dernière période de la vieillesse arrive , l'homme se rapproche de l'enfance. Absolu dans ses idées , mais mobile comme l'enfant dans ses déterminations , souvent il rit et s'afflige sans sujet. Des redites continuelles , des louanges sans fin du temps passé et des

choses de son jeune âge fatiguent ceux qui l'écoutent ; il croit que tout a changé autour de lui , tandis que , ne recevant plus les mêmes impressions qu'autrefois , il ne s'aperçoit pas que lui seul a changé dans l'Univers. Borné à une existence presque végétative , il dort souvent , ou plutôt s'assoupit , et ne sort de cet état que pour satisfaire son appétit. Peu à peu la rigidité s'empare de toutes ses parties ; l'ossification des cartilages costo-sternaux , costo-vertébraux , ne permet plus qu'une respiration difficile par le diaphragme , dans des poumons rapetissés , grisâtres , et dont le parenchyme est en quelque sorte résorbé. Le sang , de plus en plus séreux et moins animalisé , finit par ne plus stimuler les organes ; où peut-être , avec son défaut de qualités essentielles , a-t-il même acquis quelques propriétés délétères. L'individu termine sa carrière souvent sans souffrances et sans agonie , après avoir perdu successivement toutes ses facultés. Il cesse plutôt de vivre qu'il ne meurt , en effet.

L'homme , à la vérité , finit rarement ainsi sa course ; et cette mort , qui est la seule naturelle , est cependant la moins commune. La plupart , au contraire , meurent emportés par des maladies ou des accidents qui abrègent leur existence ; maladies dont les unes sont le résultat de l'abus qu'ils font des agens hygiéniques extérieurs , ou de leurs propres facultés ; les autres , résultat à peu près inévitable soit de la profession , soit d'une mauvaise constitution originelle. Dans tous ces cas , la mort est d'autant plus violente que les organes , jouissant de plus d'énergie , opposent une plus vigoureuse résistance aux causes de destruction.

Il est souvent difficile d'apercevoir les nuances qui séparent la virilité décroissante de la verte vieillesse , sous le rapport de leurs maladies. Assez ordinairement le vieillard continue à jouir , pendant un temps plus ou moins long , d'une aussi bonne santé qu'auparavant , et rien ne semble lui indiquer qu'il ait encore franchi le degré qui sépare les deux âges. Je dois donc renvoyer , pour les maladies de la verte vieillesse , aux observations que j'ai faites sur celles de la virilité

décroissante. Mais enfin cette santé , qui fait la joie du vieillard et sa sécurité , finit par se détériorer peu à peu , comme les organes dont elle dépend , et les infirmités qui lui succèdent revêtent un caractère particulier que je ne dois pas négliger de faire connaître.

La peau , comme nous l'avons vu , plus dense , plus sèche chez le vieillard , ne se prête plus que difficilement au passage de la transpiration insensible. Les poumons se trouvent donc chargés d'une élimination beaucoup plus abondante qu'autrefois : il en résultera une surexcitation habituelle, d'où naîtront des catarrhes chroniques, des toux, des pituites, qui tourmentent continuellement les vieillards, surtout pendant les saisons froides et humides. Les dartres, si ténaces à cet âge, le rhumatisme, la goutte, les diverses névralgies peuvent souvent être attribuées à ce même état de l'organe cutané.

C'est sans doute à la décomposition lymphatique du sang, à la difficulté de son retour vers le centre, qu'il faut rapporter l'œdème, l'anasarque et une partie des hydropisies des vieillards; le reste de ces maladies appartenant aux lésions organiques des viscères thoraciques et abdominaux, surtout à l'anévrysme passif, si commun à cet âge, et dont la faiblesse du solide vivant paraît être la principale cause. Parmi les maladies que produit la faiblesse, se trouvent encore l'adynamie essentielle, la gangrène sénile, le scorbut, le prolapsus des divers organes, les hernies, les chutes de la matrice et du rectum, les dilatations de l'estomac, de la vessie ainsi que du gros intestin.

Il est encore une maladie, plus commune dans la vieillesse qu'à toute autre époque de la vie, c'est l'apoplexie. Tiendrait-elle à une excitabilité momentanée du cerveau, qui appellerait avec violence le sang vers cet organe? ou plutôt n'est-elle pas l'effet des lésions organiques de ce viscère, telles qu'inflammations chroniques, ramolliemens, tubercules, hydatides, ulcérations, etc.? Les vaisseaux sanguins, alors moins soutenus, affaiblis, cèdent, et se rompent sous la colonne

de liquide qui les surcharge , et il en résulte une hémorrhagie qui tue à l'instant même , ou du moins paralyse le vieillard.

On pourra encore trouver une autre cause d'un certain nombre de paralysies dans la diminution de l'innervation. Ainsi , on lui rapportera les paralysies partielles , les tremblemens des membres et de la tête , les vertiges , l'amaurose , la surdité , la paralysie de la vessie et du rectum , toutes les fois qu'une lésion organique n'expliquera pas leur existence.

Une dernière remarque à faire , c'est que les maladies des vieillards marchent avec beaucoup de lenteur , passent , comme nous l'avons dit , facilement à l'adynamie , et sont presque toujours compliquées de lésions organiques anciennes. Le médecin devra donc soigneusement ménager les forces , et se montrer fort sobre d'évacuations sanguines , à moins toutefois que l'individu , par une heureuse exception , ne fût encore vigoureux , et atteint d'une maladie franchement inflammatoire ; alors son traitement rentrerait dans celui des maladies de l'âge viril. Autrement il faudra recourir de préférence aux moyens fournis par l'hygiène , et quelquefois aux légers toniques , dans la pensée généralement vraie que la médecine pallie plutôt qu'elle ne guérit les maux de la vieillesse , suites inévitables de la détérioration lente et progressive qui doit amener l'extinction finale.

En traitant de l'âge adulte , j'ai omis de parler de son hygiène , qui n'a en effet rien de spécial. Cependant , avant de parler de celle de la vieillesse , je dois faire remarquer qu'au fur et à mesure que l'homme avance vers ce dernier terme , quelques précautions particulières deviennent indispensables. Jusqu'à l'âge de quarante ans , les maladies à craindre étant presque toutes inflammatoires , les poumons très-sensibles , l'individu tâchera d'éviter les variations trop brusques de température et une alimentation trop succulente. Plus tard la prédominance des viscères abdominaux , et conséquemment leur disposition aux maladies , doivent l'engager à éviter les excès dans les alimens et les boissons , les mets de haut goût , et surtout les liqueurs fortes ;

autrement la négligence de ces préceptes amènera des maladies chroniques du tube digestif ou de ses annexes , qui hâteront la décrépitude et la mort. Arrivé à la vieillesse , l'homme se montrera de plus en plus sobre. La perte de l'appétit , les digestions lentes et difficiles lui indiquent d'une manière évidente qu'il ne faut pas surcharger son estomac , et que ses alimens doivent être légers , faciles à broyer. Plus que l'adulte encore , il s'abstiendra des alcooliques ; l'indigestion et l'ivresse sont souvent mortelles pour les vieillards. Les alimens qui conviennent le mieux sont , les viandes blanches , les légumes , les fruits , auxquels il associera l'usage modéré d'un vin généreux pour hâter la digestion. Le vieillard devra aussi soigneusement maintenir la liberté du ventre ; la constipation est souvent une cause puissante d'hémorroïdes , en entretenant une irritation habituelle du rectum ; par une autre cause peu facile à expliquer , elle produit quelquefois des maux de tête plus ou moins prononcés : d'ailleurs les fèces , en s'accumulant dans l'intestin , peuvent le distendre au point de lui faire perdre de sa contractilité , et causer la paralysie de cet organe , comme un trop long retard apporté à l'émission des urines produit quelquefois celle de la vessie.

L'état catarrhal habituel des poumons devra l'engager à éviter le froid et à se tenir toujours chaudement couvert. Personne n'ignore que c'est pendant l'hiver que périssent presque tous les vieillards , surtout les asthmatiques , dont les souffrances augmentent toujours en raison de l'humidité et de l'abaissement de la température. Néanmoins ses vêtemens seront lâches , et ne comprimeront aucune partie du corps ; les ligatures placées sur les jambes favorisent l'œdème et les varices , en empêchant le retour du sang et de la lymphe ; celles du cou , par la même raison , peuvent causer des étouffemens et l'apoplexie.

L'affaiblissement général de tous les organes ne permet plus au vieillard que des exercices et des travaux modérés proportionnés à ses

forces. De trop longues méditations, des accès de colère, pourraient développer la fièvre cérébrale, et même causer une apoplexie foudroyante. Les organes génitaux, rentrés alors dans l'inaction d'où la puberté les avait tirés, ne doivent plus recevoir aucune stimulation : le temps des plaisirs est passé. Le coût fut plus d'une fois mortel à l'instant même pour des vieillards imprudens qui voulurent le tenter malgré le vœu de la nature : s'il n'a pas toujours des effets aussi funestes, il ne tarde pas à épuiser les forces et à miner promptement les restes de l'existence.

FIN

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

In ætatibus autem talia eveniunt, parvis quidem et recens natis pueris aphthæ, vomitus, tusses, vigiliæ, pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates.

II.

Ad dentitionem verò accedentibus, gengivarum pruritus, febres, convulsiones, alvi profluvia; et maximè, ubi caninos dentes producunt, et iis qui inter pueros sunt crassissimi et qui alvos duras habent.

III.

Iis autem qui ætate sunt majores, tonsillæ inflammatae, verticuli in occipitio introrsum extrusiones, asthmata, calculorum generationes, lumbrici rotundi, ascarides verrucæ pensiles, satyriasmī (stranguriæ) strumæ, et cætera tubercula maximè verò suprà dicta.

IV.

Juvenibus autem sanguinis spuitiones, tabes, febres acutæ, epilepsiæ, et cæteri morbi, maximè vero suprà nominati.

V.

Ultra hanc ætatem verò progressis, asthmata, pleuritides, febres ardentes, alvi profluvia diuturna, cholerae, dysenteriae, lenteriae, hæmorrhoides.

VI.

Senibus autem spirandi difficultates, catarrhi, tussiculosi, stranguriæ, dysuriæ, articulorum dolores, nephritides, vertigines, apoplexiæ, mali corporis habitus, pruritus totius corporis, vigiliæ, alvi, et oculorum et narium humiditates, visus hebetudines, glaucedines, auditus gravitates.

